

De quelques surprises tardives et de plusieurs passions avouables

René Pélissier

pp. 167-172

Convertir l'Empereur?

D'emblée, éclairons le lecteur. Malgré plusieurs imperfections éditoriales, le texte qui ouvre cette brève chronique et porte ce titre tape-à-l'œil est le plus important et le plus surprenant du lot, car il a eu le grand mérite d'avoir été rédigé par un pasteur entre 1893 et 1895, au cœur même d'événements qu'il va involontairement enclencher, sans pouvoir les deviner. Son auteur est un missionnaire-médecin protestant installé dans une proto-colonie «catholique» du Sud-Mozambique. Son journal de «guerre» démythifie la «dangerosité» imputée à la seule figure africaine de la résistance antiportugaise qui soit encore évoquée par 1.^o) des anciens élèves des écoles primaires de l'Estado Novo; 2.^o) des nationalistes du FRELIMO à la recherche d'un ancêtre «héroïque» et qui durent se contenter d'un triste sire, sans envergure.

Appliquant bien ou mal l'adage plus ou moins classique qui veut qu'à vaincre sans périls l'on triomphe sans gloire, une et peut-être deux, voire trois générations, de part et d'autre, vont exagérer outre mesure la puissance d'un chef africain, certes plus redouté que la moyenne locale. Après l'avoir renversé facilement, les Portugais vont s'enhardir jusqu'à prendre l'initiative de réduire progressivement par les armes tous ceux qui refusaient d'entrer dans leur moule colonial. Ce tournant majeur du système portugais à la fin du XIXe siècle aboutira donc à aligner les méthodes de la conquête de Lisbonne outremer sur les pratiques de ses concurrents ouest-européens qui vont se partager le continent dit noir. C'est là la leçon que l'historien doit retenir de la lecture de l'œuvre d'un pieux missionnaire suisse, lequel ne pouvait prévoir les futures conséquences de ses activités humanitaires entre le Maputo et l'Inhambane.

Un texte surprenant avons-nous dit dans le préambule, mais voyons tout cela de plus près, tout en ajoutant quelques explications pour qui ne maîtrise pas l'histoire de la participation lusitanienne à la curée impériale.

On a déjà eu bien des surprises avec les quelques milliers de livres passés entre les mains d'un présentateur de titres «récents» concernant les anciennes possessions du Portugal au cours de son troisième Empire. En voici d'autres sous une même couverture. La première est de taille: la place qu'il convient d'accorder, après plus d'un siècle de négligence, à un document fiable et censé être «neutre» puisque suisse. Il annonce indirectement, sous la plume d'un acteur local mais extérieur aux ambitions colonialistes, la mutation de la politique portugaise, à partir de 1895, au Mozambique et, par imitation, dans d'autres colonies de Lisbonne. C'est la prise de conscience que pour conquérir et se faire obéir, il faut désormais se battre en position de force et y vaincre. C'est-à-dire que l'on doit en finir avec les attermoissements humiliants (la livraison d'alcool aux potentats non musulmans, les pensions aux esclavagistes, etc.), mais plutôt s'imposer par la confrontation armée

grâce à l'arrivée d'une poignée d'officiers de la métropole – ceux que nous avons qualifiés de Centurions –, décidés à en découdre si on leur confie des mitrailleuses et des troupes européennes en nombre. Les deux principaux artisans de ce changement radical sont le Commissaire royal António Enes (ou Ennes) et l'officier Mousinho de Albuquerque, nostalgique de la cavalerie, leur adversaire étant un croquemitaine jouisseur, à savoir le troisième «roi» du Gaza, un alcoolique sanguinaire du nom de Gungunhana en transcription portugaise. On le craint à Lourenço Marques car certains prétendent qu'il peut mobiliser 50.000 (?) guerriers. C'est toujours la sempiternelle inflation des chiffres chez maints Africains illettrés qui oublient souvent d'ajouter qu'ils sont sans cohésion ethnique, sans capacité de résistance sérieuse face aux canons et sans leaders politiques aptes à concevoir autre chose qu'une invasion. Pour l'auteur blanc qui connut le mieux Gungunhana, le missionnaire-médecin-chirurgien suisse Georges-Louis Liengme qui vit dans son entourage, le «roi» du Gaza, à qui quelques «historiens» attribuent le titre d'«empereur», doit peut-être servir de marchepied en vue d'une conversion en bloc de ses sujets. L'homme de Dieu ne se laisse pas intimider par cette copie inachevée du tyran moderniste mais les relations qu'il entretient avec le «roi» sont finalement ambiguës. Sur certains points, il va cependant jusqu'à le réhabiliter. Le tableau est donc en fait complexe lorsqu'il s'agit de définir l'objectif premier des activités du médecin. Veut-il convertir son patient? C'est possible. A notre avis, il veut surtout éviter le conflit militaire qu'il pressent, c'est-à-dire une victoire annoncée des Portugais qu'il ne porte pas dans son cœur. Protestant dans un milieu dominé dans les villes par le catholicisme majoritaire, le prêcheur jurassien bernois s'occupe de faire connaître son point de vue au Commissaire royal. Il se pique d'être la voix de la paix, ce qui va à l'encontre des buts des Portugais qui continuent à miser sur les dons d'alcool pour détrempier l'ardeur de Gungunhana, en attendant de recevoir des renforts de Lisbonne. Les éditeurs ont-ils eu raison d'inventer un titre apocryphe **Convertir l'Empereur?**, plus de cent ans après la rédaction du journal de Liengme? Pour des raisons commerciales, cet «Empereur» et son point d'interrogation (?) sont éventuellement acceptables dans un pays qui n'aime pas trop les livres sur l'Afrique lusophone mais qui accueille parfois certains ploutocrates exotiques. Ajoutons qu'il a maintenu des liens avec le Sud-Mozambique grâce à ses sociétés missionnaires. Mais où sont les autres surprises que nous réserve cet ouvrage?

Après avoir mesuré l'écart entre le sommeil archivistique, son oubli même, et l'immense valeur documentaire du manuscrit pour connaître vraiment et sans fioritures l'ennemi n.º 1 des Portugais en 1895, où est la prochaine surprise? Passe encore que ses deux «éditeurs» aient inventé un livre à leur goût, mais ils ont aussi escamoté son auteur véritable, relégué dans le sous-titre. Selon nous, la page de titre aurait dû se présenter comme indiqué dans la note de bas de page¹ ci-dessous. Quoi qu'il en soit, personne ne peut contester l'utilité de l'apport du Prof. Morier-Genoud (une grosse quarantaine de pages sur la Mission romande au Transvaal et au Mozambique, y compris une vingtaine consacrées à l'identification des acteurs africains et portugais dans ces années troubles). Mais ce n'est pas le professeur qui a dressé le portrait sans fard de Gungunhana et de ses sujets dans leurs agissements que souvent le missionnaire réproche impitoyablement. Le médecin n'est pas tendre avec ses patients non convertis. Il les voit avec les yeux du paternalisme de l'époque et l'on s'aperçoit qu'il était lui-même la victime des préjugés des Européens de son temps, même dépourvus de toute colonie. Biaisées, leurs observations étaient en tout cas plus réalistes que les légendes familiales des descendants des esclaves et des exécutants des massacres

¹ Liengme, Georges-Louis (2020) (auteur) & Morier-Genoud, Eric (éditeur scientifique), **Convertir l'Empereur? Journal du missionnaire et médecin Georges-Louis Liengme dans le Sud-Est africain 1893-1895**, Lausanne, Editions Antipodes, p. 348, photographies noir et blanc, index.

ordonnés par le simili «Empereur» dans les marches de son royaume, avant d'être balayé par la fougue d'un Mousinho de Albuquerque à Chaimite (1895).

Il est clair que si Samora Machel, le premier président du Mozambique marxisant, avait pu prendre connaissance du journal de Liengme aurait-il autant insisté auprès de ses anciens colonisateurs pour rapatrier la dépouille de Gungunhana, le seul héros mythique qui émerge de l'histoire, telle qu'elle était enseignée par les Portugais à leurs élèves locaux? Le drame de l'histoire précoloniale, passablement «bricolée» en certains milieux, est qu'elle est borgne. Il suffit que la figure du résistant à la poussée coloniale ait été repérée par les historiens de la conquête pour qu'elle soit estampillée «nationaliste», ce qui a pour effet d'oublier les crimes et les faiblesses du héros choisi comme modèle pour une jeunesse qui n'a pas les moyens de contester les versions officielles. Sous une apparence anodine, le journal de Liengme va donc beaucoup plus loin qu'un simple journal de missionnaires en Afrique australe. Directement ou non, il est à l'origine d'un changement de nature de la conquête portugaise, ce qui n'est pas rien si l'on sait le champ des humiliations subies par les Portugais en Zambézie avant 1895. En renversant au Sud un pouvoir branlant, l'Armée portugaise reprend confiance en ses aptitudes dans les colonies tropicales. Si le livre est vendu en Afrique lusophone, il permettra peut-être de découvrir d'autres surprises pour les connaisseurs qui aiment utiliser toute la gamme des interrogations intempestives.

Nous n'aurons pas à franchir la frontière méridionale, héritée des années 1890, pour retrouver d'autres démolisseurs qui, en matière de brutalité et de violences aveugles, furent sur le point de faire oublier totalement Gungunhana et ses raids nihilistes de l'envahisseur étranger (ngoni) qu'il était.

Mozambique

On ne peut pas dire que **Former Guerrillas in Mozambique**² est d'une grande originalité car depuis 1976-1992 (début, déroulement et fin de la guerre civile entre la RENAMO et le FRELIMO) un essaim d'études bourdonne à qui mieux mieux pour évoquer ou évaluer le sort de ces combattants désarmés et démobilisés sous l'égide des Nation unies. Ethnologues, sociologues, politistes, missionnaires, militaires, bureaucrates onusiens, etc., ont prétendu que le «succès» de cette opération de retour à la paix était le résultat de leurs efforts ou de leur habileté. Puis en entrant dans les détails, certains autres sont arrivés à la conclusion que redevenir un civil était un processus lent et tortueux dont toutes les recettes n'étaient pas encore dénombrées.

Simple spectateur dans cette foire aux vanités, nous n'avons pas les compétences pour dire si la réinsertion des «tueurs» de la RENAMO est un phénomène durable. Si l'on tient compte de ce que fut l'émiettement des guerriers du Gaza, la méthode des Centurions portugais fut plus déstabilisatrice et efficace que le système onusien. Il est reconnu qu'une partie des ex-RENAMO (malgré les subsides versés, les séances de magie, la psychologie officielle) était à nouveau sous les armes il y a peu. A quelles fins?

Ce livre universitaire (douze ans en chantier, maladies incluses) a pris pour bases les villages du district de Maringué, à ne pas confondre avec le Barué, plus au nord-ouest. C'est déjà beaucoup. Signalons le grand professionnalisme des éditeurs. Il renforce la prépondérance des analyses des ethnologues, dont Wiegink qui semble nourrir une passion muette pour cette brousse perdue qui a failli devenir le lieu de sa sépulture.

Et puisque nous sommes au bord du précipice des passions dangereuses n'attendons pas de nous un catalogue raisonné de celles qui sont toxiques ou interdites. Nous n'effleurons

² Wiegink, Nikkie (2020), **Former Guerrillas in Mozambique**, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp. XI-263.

qu'une ou deux de celles qui sont inoffensives ou tolérées, telle celle qui motive Carlos M. Duarte, à savoir la littérature s'adressant aux anciens de la guerre coloniale (1961-1974). Il s'agit d'un roman³ familial étalé sur un temps long (1905-1987) avec un fort chapitre sur le service militaire d'un personnage de la saga au Nord-Mozambique. Le surnom de la localité présumée provient de l'arme soviétique la plus célèbre car la plus répandue, la kalachnikov AK-47. L'auteur raconte à sa famille le quotidien de sa garnison, à partir de 1970. Nous sommes au nord de Nampula: la routine habituelle interrompue par une attaque (6 morts).

Cette histoire peut être utile au lecteur qui n'a pas vécu l'ambiance des relations entre le FRELIMO et la troupe après l'accord de cessez-le-feu de 1974: libération d'un soldat capturé puis interné dans une base du FRELIMO en Tanzanie, passé pour disparu pendant deux ans.

Un bref séjour à Tete (en émoi) en 1973 nous conduit à glisser dans la subdivision géographique mozambicaine le livre de José Manuel Arrobas⁴ dont l'action se déroule partiellement en 1969 et 1970 dans les premiers services militaires, chargés des problèmes psychologiques, censés aider le moral des soldats fragiles et surtout couper la population africaine de ses liens avec le FRELIMO. En d'autres termes, c'est une tentative de gagner la guerre coloniale par des moyens moins violents. Comme l'auteur a fait à Tete ses premières armes dans la psychologie de terrain et qu'au fil des années il est devenu docteur en cette matière et l'a ensuite enseignée, on peut admettre que de sa passion juvénile il a extrait des connaissances qui ont orienté sa vie. N'ayant aucun contact avec les psychiatres et les psy en général, nous ne pouvons que souhaiter ne pas nous tromper dans un domaine qui nous dépasse, ne serait-ce que par le choix du titre de ce livre de souvenirs, et des personnages cités en long et en large par l'auteur qui pratique l'invocation intensive des grands philosophes.

Angola

Veut-on un autre exemple de passion d'autant plus louable qu'elle est rare parmi les Portugais qui ont fait une ou plusieurs guerres, grandes ou petites, dans leurs colonies? Nous voulons parler de la passion pour une chronologie fine, s'appuyant sur un journal de campagnes personnel. Fernando da Silva Martins⁵ a eu la chance ou le malheur d'être affecté dans le secteur le plus actif de son époque (août 1963 se prolongeant jusqu'en mai 1964), les Dembos, depuis la région de Nambuangongo. Mais les opérations atteignaient le rio Lifune: jungles de montagnes! A ce propos, nous n'avons jamais appris comment étaient attribués aux compagnies les secteurs les plus dangereux dans un bataillon. Punitions d'officiers mal vus? Politiquement suspects? D'origines modestes? Indiscipline de leurs hommes? Trafic d'influence pour obtenir tous les emplacements les plus calmes? Rotation parfaite en fonction des spécialités? Tirage au sort? En 1963-1964, les Dembos étaient à peu près le seul endroit véritablement «chaud» en Angola car le MPLA dans ce maquis n'avait pas encore épuisé sa volonté de l'emporter sur le FNLA et *a fortiori* sur les Portugais. L'auteur date de mai 1964 la première attaque par hélicoptères. Elle dure dix jours d'affilée. Il estime que sa compagnie était la plus sollicitée par le commandement. On imagine la fatigue et l'état mental quand on sort de ce guépier pour aller se reposer

³ Duarte, Carlos M. (2018), *Moçambique, aquartelamento AK-47, uma história singular*, Lisboa, Âncora Editora & Oeiras, Programa Fim do Império, pp. 228, photographies noir et blanc.

⁴ Arrobas, José Manuel (2019), *Sou memória, Tenho histórias. Antes. Moçambique, Tete 1969/1970. Depois*, Lisboa, Âncora Editora & Oeiras, Programa Fim do Império, pp. 238, photographies noir et blanc.

⁵ Martins, Fernando da Silva (2019), *As armas por companheiras. Um soldado por Terras do Ultramar*, Lisboa, Âncora Editora & Oeiras, Programa Fim do Império, pp. 135, photographies noir et blanc.

dans le district de Malange (notamment au Cassange), loin de toute activité militaire. Ce séjour durera jusqu'en octobre 1965. Ce livre vogue au-dessus de la littérature née dans les Dembos bien qu'il identifie plutôt mal ses adversaires. Rarissimes sont les comptes rendus qui donnent les noms des chefs de maquis. Fernando da Silva Martins, outre ses datations précises, offre une vue inhabituelle sur l'ardeur aux combats déclenchés par les guérilleros et il admet que la répression portugaise a, elle aussi, été violente. On s'achemine doucement vers l'impartialité. Il était temps.

Guinée

Qui fête encore le 22 novembre 1970? Pas une Portugaise mais une autre femme à la longue mémoire, cinquante ans après la réalisation de ce coup d'éclat de la Marine portugaise – ou plutôt d'un de ses officiers les plus indomptables qui débarque à Conakry, en pleine nuit –, pour essayer de renverser le régime de Sékou Touré et se débarrasser du PAIGC ou, tout au moins, d'Amílcar Cabral? La fille en personne du commandant de réserve de l'Armée française qui a des comptes à solder avec les mercenaires africains censés constituer l'élément local de l'entreprise! Quel est l'objectif de cette auteure, six ans après la parution en 2014 de Bilguisa Diallo, *Guinée, 22 novembre 1970. Opération Mar Verde*, Paris, L'Harmattan, 276 p.? Voir notamment notre présentation in René Pélissier, Orgeval, Editions Pélissier *Portugal-Afrique-Pacifique. Une bibliographie internationale critique (2005-2015)*.

Dans sa réédition augmentée, sortie en 2020, portant clairement l'inscription **Nouvelle édition**, Madame Diallo⁶ n'a rien perdu de sa mordacité à l'égard des «traîtres» du FLNG et de sa volonté de défendre la mémoire de son père. C'est une passionnée de l'honneur de sa famille. Cela ne justifierait pas, à nos yeux, d'en parler si elle et ses amis n'avaient pas apporté quelques nouvelles sources portugaises, tirées d'archives. Mais la bibliographie citée ne s'est pas lusitanisée sérieusement. Au-delà du témoignage utile du commandant Luis Costa Correia qui faisait partie de la petite «escadre» des six bâtiments portugais, le lecteur aurait voulu plus de détails sur les faits dans le port de Conakry même, et surtout sur la figure controversée d'Alpoim Calvão. Cet homme est devenu un mythe et le livre, centré sur les ambitions «subversives» du père de l'auteure est surdimensionné en matière de lutte contre le tyran Sékou Touré, mais pas assez développé sur ce que l'on sait déjà, grâce à d'autres livres portugais, sur les aspects politiques vus de Lisbonne. Une bibliographie approfondie en portugais aurait fait l'affaire. On aurait ainsi admis que les corsaires ne meurent jamais, même si parfois ils se trompent de siècles. En tout cas, il y avait eu des similitudes entre Calvão et le célèbre Henry Morgan dans les Caraïbes. Une biographie d'un auteur compétent s'imposera tôt ou tard.

Hors-champ

Et terminons cette chronique par une surprise qui nous démontre qu'une passion, avouable ou non, peut durer une vie. Par les temps que nous traversons, ballottés par les virus et bercés par l'avalanche des revendications qu'ils entraînent, nous pensons qu'il est opportun de regarder l'exemple que nous offrent deux citoyennes, apparemment encore saines de corps et d'esprit, issues de cette vieille terre d'excentriques qu'est l'Angleterre: deux îliennes fascinées par les voyages insolites en des lieux légués par feu l'Empire

⁶ Diallo, Bilguisa (2020), *Guinée, 22 novembre 1970. Opération Mar Verde. Nouvelle édition*, Paris, L'Harmattan, pp. 308, photographies noir et blanc.

britannique où personne ne songerait à y implanter ses résidences secondaires. Nous parlons ici d'un archipel africain, devenu yéménite par héritage colonial. Si nous avons bien compris les deux dames d'âge mûr qui ont cosigné **Socotra**⁷, elles étaient, en leur jeunesse, des exploratrices de *l'Île au trésor*, qui préféraient les pires difficultés pour écrire des guides touristiques destinés à la crème des «baroudeurs». Plus le pays – ses sites ou ses petites villes – étaient hors des sentiers battus, plus elles étaient satisfaites de présenter les meilleurs assortiments de découvertes à une aristocratie de routards, si possible fortunés, mais surtout fatigués par les cris des marmailles sur les plages encombrées ou dans les hôtels des circuits faciles. En choisissant de débusquer une «grande» île de 3.800 km² (et ses trois ou quatre îlots), hantés ou habités par des pêcheurs ou des éleveurs, ouverte au tourisme depuis 2018, des mondes si obscurs que les spécialistes hésitent entre près de cinq ou six orthographes pour les désigner en anglais, les deux auteures et ceux de leurs lecteurs qui se rendront sur place ont droit à nos félicitations. Certes, les historiens devront rivaliser de flair pour accrocher leur île aux «trésors» à une narration approfondie permettant d'incorporer en un même écrit sérieux le récit épique de Gilgamesh, le *Périple de la mer Erythrée*, la myrrhe et l'encens des Rois mages, l'escadre de Tristão da Cunha, les quatre (?) ans d'occupation portugaise, les métissages religieux et raciaux gréco-arabes, les apports indiens et négro-africains (esclavage encore récent), les incursions de pirates, les débarquements épisodiques de l'East India Company, l'achat de l'île principale et de ses dépendances à des sultans arabes, l'occupation d'Aden, les campagnes de botanistes – qui identifient 300 espèces nouvelles –, de naturalistes, d'ethnologues, etc. Quoi de plus pour établir la singularité de Socotra si l'on ajoute que l'île hébergeait une base aérienne de la RAF britannique pendant la Deuxième Guerre mondiale et que les communistes de la République populaire du Yémen du Sud y importèrent des tanks russes qui n'ont pas encore fini de céder devant la rouille? Bref, l'archipel a tout pour plaire aux amis des oiseaux inconnus, des scorpions dangereux, des crabes géants, etc. L'UNESCO s'en mêlant, la grande île a été déclarée Patrimoine mondial de la faune et de la flore et l'on voit quelques véhicules pouvant accueillir une nouvelle race intrusive, le touriste musclé et curieux. A tout hasard, faute de consulats yéménites proches, certains «tour operators» délivrent eux-mêmes les visas nécessaires et assurent une semaine de dépaysement en groupe pour la «modique» somme de 1600 livres sterling (à la date de la publication du guide). A ce prix, même les deux dames patronnesses, auteures de cette espèce d'encyclopédie magistralement illustrée, maintiennent leurs standards. L'un dans l'autre, les guides Bradt sont uniques de par la qualité de leur information, même si nous n'avons pas vu clairement exposé que certaines autorités somaliennes revendiquent la possession des îlots à l'ouest de Socotra, des rochers littéralement plus connus pour leur propension à attirer les naufrages dont trois sont décrits. Décidément, nous sommes là dans l'addiction aux risques et il est temps d'en finir.

⁷ Bradt, Hilary & Booth, Janice (auteures) (2020), **Socotra**, Chesham (Angleterre), Travel Guides, pp. XV-159, nombreuses photographies et cartes couleur.